

Préface

Éléments pour une histoire de la séparation des sciences et de la littérature

Anne-Gaëlle Weber

La discussion entre Goethe et Schiller sur la nature de la *Urpflanze* est bien connue : à Schiller qui décrétait « *Das ist keine Erfahrung, das ist eine Idee* », Goethe répondait : « *Das kann mir sehr lieb sein, daß ich Ideen habe, ohne es zu wissen, und sie sogar mit Augen sehe* »¹. La plante « originelle » qui contiendrait en germe toutes les formes botaniques passées et futures serait donc, d'après son inventeur, aussi réelle qu'idéale. Goethe mit un certain temps à trouver un dessinateur digne, à ses yeux, de dresser les planches du *Versuch die Metamorphose der Pflanzen zu erklären*. L'honneur revint à Pierre-Jean-François Turpin qui avait illustré l'*Organographie végétale* d'Auguste-Pyrame de Candolle en 1827. Le même Turpin présenta en 1837 à l'Académie des sciences l'illustration de la *Urpflanze*, illustration reprise la première traduction française des « œuvres d'histoire naturelle de Goethe », éditée en 1837 par Charles Martins et commentée en ces termes : « La planche III, dont il avait déjà conçu l'idée depuis 1804, est la réalisation de la métamorphose au moyen d'une plante, dont l'ensemble est idéal tandis que toutes les parties qui la composent se retrouvent isolément sur divers végétaux »². L'archétype ou l'origine idéale de toutes les formes botaniques, sur le dessin de Turpin, se présente comme une plante luxuriante et monstrueuse, reconstruite *a posteriori* à partir de tous les types connus et classés et contenant donc, rétrospectivement, tous les développements possibles des végétaux. La *Urpflanze*, aussi bien décrite par Goethe que dessinée par Turpin, pourrait aisément devenir le symbole d'une entreprise d'élaboration rétrospective de l'histoire de la séparation des sciences et de la littérature, oscillant entre l'observation, dans des textes littéraires et savants, de la manière dont la séparation joue et se dit et l'idéal d'une séparation des sphères décrétée *a posteriori*.

Les études consacrées aux articulations possibles entre le discours scientifique et la littérature ne se limitent plus depuis longtemps à l'analyse des traces, dans le texte littéraire, de telle pratique ou de telle théorie savante. Elles ont bien souvent élargi leurs objets à l'influence de la littérature sur le discours savant et entendent se situer à la croisée des deux sphères, littéraire et savante : leur visée, alors, peut être soit de mettre en évidence, par comparaison, la spécificité de telle ou telle pratique discursive et narrative ou de telle ou telle méthode, soit de subsumer la différence de nature et de visée des œuvres littéraires et des pratiques savantes sous les catégories plus vastes d'imaginaires culturels ou savants, tendant alors à dessiner une histoire de la culture où le couple science/littérature jouerait un rôle archétypal.

Que l'on entende opérer un détour par la science pour mieux mesurer les caractéristiques de ce qu'on entend par « littérature », qu'on entreprenne d'interroger

¹ Johann Wolfgang Goethe, *Glückliches Ereignis*, in *Goethes Werke*, C. H. Beck (éd.), Hamburger Ausgabe, München, t. X, p. 539.

² Goethe, *Œuvres d'histoire naturelle*, trad. fr. Ch. Martins, Paris, Cherbuliez, 1837, p. vi-vii.

l'identité de nature ou de visée des deux sphères ou de mieux comprendre le type d'articulation qui les lie (complémentarité, opposition), qu'on démontre le rôle joué par les sciences ou la littérature dans l' « évolution » ou l'histoire de la sphère connexe, ou que l'on ébauche une cartographie des grandes constantes culturelles, l'analyse des rapports entre les discours et les pratiques savants et littéraires a toujours comme préalables l'idée de la séparation des sciences et de la littérature et la nécessité de dépasser ou de nier cette séparation.

La publication, en 1959, de *The Two Cultures and the Scientific Revolution*, où Charles Percy Snow constatait le développement parallèle de deux cultures qui ne communiquaient plus et dont les tenants témoignaient parfois d'un certain mépris les uns envers les autres, a notamment eu pour conséquence l'extraordinaire développement de recherches en histoire de la culture, en histoire des sciences humaines et en littérature, destinées à mettre en évidence les passerelles entre les « humanités » et les « sciences » dûment séparées par le chimiste anglais ou à dessiner l'histoire d'une « troisième culture » démontrant l'ouverture des champs distingués par lui. Wolf Lepenies, en montrant dans *Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, en 1985, la manière dont l'émergence d'une nouvelle discipline, empruntant autant à la littérature qu'à la science, a entraîné la redéfinition des frontières entre les pratiques, les objets et les méthodes, a permis de nuancer déjà le caractère figé et indépassable du décret des deux cultures, en le mettant à l'épreuve des déclarations des savants et des écrivains européens du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. En se plaçant cette fois du point de vue de la réception des discours, Gillian Beer, après avoir mis en évidence en 1983, l'émergence dans la littérature anglaise de modèles émanant de la réappropriation par les écrivains, de la théorie de l'évolution, a élaboré une histoire des croisements des usages des sphères savantes et littéraires dans *Open Fields. Science in Cultural Encounter* en 1996.

La polémique qui s'est émue autour des *Rede Lectures* de Snow et les réponses que lui ont données à leur manière Wolf Lepenies et Gillian Beer témoignent de l'écart qui peut exister entre le décret de la séparation des sciences et de la littérature (si l'on identifie du moins la littérature aux « humanités ») et sa réalisation effective, perceptible à travers les écrits des savants et des écrivains qui défendent ou non cette idée en proposant, au fur et à mesure de leurs écrits, une redéfinition des disciplines et de leur articulation. Le détour par l'histoire du XIX^e siècle réputé être celui de la séparation des sphères, est aussi une manière de montrer à l'auteur des *Two Cultures* que l'idée contemporaine de l'imperméabilité des sphères pourrait n'être qu'une prise de position, idéologique, politique ou scientifique, qui n'aurait rien de nouveau ; redessiner l'histoire des articulations de la science et de la littérature est aussi suggérer que le modèle contemporain de la spécialisation des disciplines savantes pourrait être nuancé, voire remodelé. L'étude des relations entre les discours et pratiques savants et littéraires ne peut échapper à la lecture rétrospective : nous lisons cette séparation à partir des champs disciplinaires qui sont les nôtres, à partir même des définitions des « sciences » et de la « littérature » qui nous sont familières et nous tournons vers le passé dans un souci qui est moins antiquaire que prospectif.

Le présent ouvrage entend explorer l'écart qui peut exister entre le décret et de la séparation et sa réalisation effective en proposant des éléments pour une histoire de la séparation des sciences et des littératures en Europe. Ce faisant, il entreprend également de fournir à son lecteur les moyens de mesurer le poids, et peut-être la nécessité, d'une lecture rétrospective des relations entre champs littéraires et savants. Il s'agira moins de s'offusquer *a priori* de l'idée que les objets, les méthodes et la visée des sciences puissent être distincts de ceux de la littérature ou, au contraire, de le présupposer, que de tenter de comprendre pourquoi et comment l'idée de la séparation des sciences et des littératures, éminemment polémique dès son apparition sous la plume des écrivains, des savants et des littérateurs, a pu

triompher au XX^e siècle, au point de constituer un modèle pour justifier la spécialisation des disciplines à venir et celle des enseignements.

Les fragments qui constituent cet ouvrage peuvent se font écho tout en illustrant des périodes diverses et des champs savants et littéraires distincts. Dans une certaine mesure, cette collection d'études fragmentées permet d'échapper pour un temps au risque que constituerait la rédaction du récit composé de l'histoire de cette séparation et laisse au lecteur le soin d'observer de grandes tendances qui ne nient pas pour autant la spécificité des contextes et des disciplines. Dans une certaine mesure seulement, car chacun des textes de cet ouvrage collectif revient de manière réflexive sur la difficulté de cette reconstruction historique à l'échelle française, voire européenne, en même temps qu'il observe les tenants et aboutissants de l'articulation ou de la dissociation de certains savoirs.

À moins qu'elle n'entende se contenter de mesurer les évolutions des rapports possibles entre sciences et littérature, une histoire de la séparation des sphères et donc de l'émergence même de l'idée de séparation des sphères, se doit, au moins pour un temps, de fixer une origine¹. Un événement lexicographique semble, en France du moins, constituer un indice raisonnable : l'apparition de la notion de « littérature », au sens quasi contemporain d'ensemble d'œuvres littéraires et de « science » littéraire, est notamment due à la publication, en 1800, de *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, de Mme de Staël, dont le titre reflète assez bien le présupposé de l'évolution historique et contextuelle d'une « discipline » qu'il s'agit d'inventer. L'ouvrage est sans doute l'un des signes les plus manifestes de l'écroulement progressif du système des Belles Lettres et de son remplacement par une nouvelle organisation des disciplines de l'esprit qui s'en trouvent *de facto* redéfinies.

Que la « littérature » naisse de la séparation avec certains domaines savants préside à la composition, par Jean-François de Laharpe, des dix-huit volumes du *Lycée ou cours de littérature ancienne et moderne* qui paraît dès 1799 et sera très souvent réédité dans la première moitié du XIX^e siècle. L'auteur définit son livre comme « une histoire raisonnée de tous les arts de l'esprit et de l'imagination, depuis Homère jusqu'à nos jours, qui n'exclut que les sciences exactes et les sciences physiques »². Le fait même que l'histoire naturelle ne soit pas exclue du *Lycée* montre assez bien que le terme de « littérature » est d'une acception très large qui le rapproche encore des « belles lettres ». L'introduction du premier volume, consacrée aux « Notions générales sur l'art d'écrire, sur la réalité et la nécessité de cet art, sur la nature des préceptes, sur l'alliance de la philosophie et des arts de l'imagination, sur l'acception des mots de *goût* et de *génie* » est cependant un plaidoyer en faveur de la possibilité d'identifier des règles et des constantes qui justifient, sinon la mise en évidence de lois, du moins l'étude scientifique de la littérature. Ce plaidoyer va de pair avec une défense de la visée herméneutique de la littérature qui a valeur de justification de son utilité et qui rend son étude nécessaire. Il convient de rappeler qu'en 1795 déjà, lors de la fondation de l'École Normale Supérieure, Laharpe était l'auteur d'un programme d'enseignement où la

¹ Les articles sont le résultat d'un colloque intitulé « Belles Lettres, sciences et littérature » qui s'est tenu à l'université d'Artois, en septembre 2013 et qui constituait l'événement final des recherches accomplies depuis 2010 dans l'équipe ANR « HC19 : Histoires croisées au XIX^e siècle ». Il s'agissait, notamment, d'interroger par comparaison les différences effectives entre les discours de démarcation des sciences et de la « littérature » supposées relever du système des Belles Lettres et entre les mêmes discours, une fois la séparation des sphères supposée accomplie.

² Jean-François de Laharpe, *Le Lycée ou cours de littérature ancienne et moderne*, Paris, H. Agasse, an VII de la République, t. I, p. v.

« littérature » figurait pour la première fois comme discipline pédagogique, dans une institution étatique¹.

Il peut sembler aller de soi que la séparation progressive des disciplines et des pratiques désignées par l'expression de « belles lettres » a entraîné une redéfinition de ces disciplines et de nouvelles articulations entre elles, sans que l'une d'ailleurs ne précède les autres : du sein des discours de démarcation émergent des critères de définition, souvent internes et externes aux domaines délimités. Reste à mesurer la portée exacte de cette restructuration des sciences de l'esprit. Le présent ouvrage entend y contribuer en réunissant des études d'œuvres bien antérieures à la rupture supposée des belles lettres et de la littérature et des analyses de *corpus* postérieurs à elle. Il invite ainsi son lecteur à une comparaison des manières dont ont pu se dire, sous la plume des savants comme des écrivains, les articulations ou les fractures possibles entre des domaines dont les noms ont évolué, en même temps, peut-être, que leurs définitions.

Dans « Fractures et jointures entre bonnes et belles lettres au XVII^e siècle », Claudine Nédelec rappelle que le XVII^e siècle a pu se caractériser par une dissociation croissante entre le savoir « savant » et utile (les « bonnes » lettres) et les pratiques esthétiques et belles, qui ne recoupe pas exactement la distinction ultérieure entre science et littérature. Les tenants de la littérature sérieuse, y compris savante, ont réfléchi à l'usage qu'ils pouvaient faire des belles lettres, souvent assimilées au beau style ou à la fiction ornée : les lettrés ou les écrivains pouvaient alors « civiliser » la doctrine, procurer un voile de fiction aux exposés arides des doctrines savantes, voire inventer des fables qui prouveraient les hypothèses de la science moderne. Nicolas Correard, dans « Les satires ménippées de la science nouvelle : la littérature comme avenir de la science », montre quant à lui la manière dont un genre littéraire encore prégnant aux XVII^e et XVIII^e siècles, a pu devenir le véhicule privilégié d'une science nouvelle, expérimentale, qui n'entendait pas rompre avec la sagesse des humanités et se distinguait des « romans » auxquels étaient paradoxalement assimilées les théories scientifiques. La comparaison de la manière dont les auteurs de satires ménippées usent des textes et systèmes géologiques notamment avec l'usage que font au XIX^e siècle, en Europe, les savants géologues des catégories de la fiction et des modèles littéraires présents dans leurs écrits est le moyen d'observer en acte la différence de nature éventuelle entre les « sciences », la « littérature » et les « Belles lettres ».

Prenant la suite de Nicolas Correard, Anne-Gaëlle Weber, dans « Le roman de la géologie au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles », observe à son tour la récurrence du mot de « roman » dans les écrits de géologues visant à discréditer ceux de leurs prédécesseurs et suggère que derrière l'apparente reprise d'un lieu commun se joue, en même temps que dans le domaine de la littérature, la définition de nouvelles modalités et de nouvelles visées de la fiction, y compris romanesque. En d'autres termes, l'émergence de la catégorie de « littérature » et, dans ce cas, la naissance de la géologie en tant que science permettent de dessiner deux périodes distinctes en matière d'articulation de discours scientifiques et littéraires : ces deux époques ne sont pas celle d'une confusion, puis d'une distinction des sphères mais diffèrent bien plutôt par le caractère explicite et réflexif, sous la plume des savants et des écrivains, de l'emprunt à l'autre sphère. Il semble acquis, à leurs yeux, que l'étrangeté du détour par une manière d'écrire réputée littéraire, mérite justification et que cette justification participe du progrès des sciences. Les commentaires explicites de ces emprunts et l'explication de la manière dont on peut s'approprier ce qui est « étranger » deviennent partie prenante du discours littéraire et du discours savant.

¹ Cf. à ce propos Claude Désirat et Tristan Hordé, « Les Écoles Normales : une liquidation de la rhétorique ? (littérature et grammaire dans les programmes de l'école normale de l'an III) », *Littérature*, 1975, n°18, p. 31-50.

La difficulté d'une telle mise à l'épreuve de la fracture historique des « belles lettres » et de la « Littérature » tient de manière évidente aux noms et aux mots usités pour désigner les sciences et les pratiques littéraires. Toute histoire de la séparation des sciences et de la littérature ou de la science et de la littérature devrait en préalable commencer par une étude des mots et de leurs acceptions. Entretenant de poursuivre et d'élargir, jusqu'à un certain point, l'étude menée par Philippe Caron, *Des « belles lettres » à la « littérature ». Une archéologie des signes du savoir profane en langue française, 1680-1760*, Simona Girleanu étudie non seulement le surgissement du mot de « littérature » dans les dictionnaires français et anglais de la seconde moitié du XVIII^e siècle et de la première moitié du siècle suivant, mais aussi l'apparition du couple antithétique « science » et « littérature », venu remplacer progressivement l'opposition des sciences et des arts. Essentielle, une telle analyse ne peut être menée à bien sans une claire conscience de ses limites : tous les dictionnaires n'ont pas fait l'objet d'une même réception, tous figent un état des lieux qui est susceptible de s'être déjà modifié, enfin les dictionnaires qui reflètent un usage général lorsqu'ils ne véhiculent pas le point de vue de leurs illustres auteurs, ne peuvent pas toujours rendre compte de la multiplicité des usages particuliers, ni même de l'évolution dans les académies et dans les écoles, des disciplines et de leurs démarcations.

Ce que le « commun des mortels » considère comme relevant de la science ou de la littérature n'est ni nécessairement ce que les institutions académiques, souvent réformées au tournant des deux siècles, considèrent comme des discours ou des pratiques dignes d'être représentées, ni ce qu'un écrivain, un savant, un vulgarisateur ou un littérateur admettrait comme relevant de sa propre conception de la science ou de la littérature. Les acceptions variées données aux deux termes ne sont pas seulement affaire de vocabulaire : se jouent derrière la désignation et le décret de scientificité ou de littéarité des prises de position générales et particulières, qu'elles soient politiques, idéologiques ou épistémologiques.

Les études que proposent ici Sophie-Anne Leterrier et Stéphane Zékian des découpages académiques et des polémiques qui ont pu les accompagner compliquent l'analyse partielle des usages des noms, par celle à la fois du décret institutionnel de la division des disciplines et des sciences et des présupposés politiques à l'œuvre derrière les réformes des classes et des académies. En montrant que les découpages académiques depuis la naissance des Académies jusqu'à la réforme de 1816 peuvent être lus comme des tentatives de promotion des sciences contre les lettres ou, au contraire, des marques de la prééminence des arts et des lettres sur les sciences, Sophie-Anne Leterrier met également en évidence le lien de ces réformes avec la réorganisation de l'instruction publique et l'histoire politique qui s'y joue : la création de chaires, et donc la définition interne et externe de disciplines savantes, résulte aussi bien de stratégies politiques collectives que d'évolutions intellectuelles parfois individuelles. En se concentrant sur le cas particulier de l'élection du mathématicien Pierre-Simon de Laplace à l'Académie française et sur la polémique qui s'est émue alors aussi bien parmi les académiciens que dans la presse, Stéphane Zékian montre que l'opposition entre les « progressistes », tenants des sciences et de leur utilité et les « réactionnaires » pétris d'humanités et de lettres ne tient guère.

L'histoire de la séparation des sciences et de la littérature, par nature, relève autant des études de la littérature que des recherches en histoire intellectuelle. Inversement, l'une et l'autres approches peuvent se combiner pour fixer les grands cadres institutionnels et historiques de la définition des disciplines littéraires et savantes et pour nuancer cette périodisation en montrant combien des cas particuliers de savants ou d'écrivains peuvent contribuer à en discuter et à en renouveler les frontières. L'une des difficultés de cette histoire des polémiques qui font émerger de nouveaux critères de définition tient moins à la multiplicité des présupposés à l'œuvre dans la défense de la séparation des sphères ou dans la volonté affichée de la dépasser qu'à la nécessité d'osciller entre une histoire générale des

institutions et une histoire particulière des destins d'écrivains et de savants, en s'interrogeant toujours sur l'exemplarité et sur la portée des objets retenus.

Reste que l'histoire des définitions institutionnelles peut ne pas coïncider avec l'usage que feront les savants et les écrivains des « noms » des disciplines qu'ils pratiquent et renouvellent et de celles par rapport auxquelles ils entendent réfléchir, par opposition ou par comparaison, à leur propre pratique. Non seulement chaque discipline savante, chaque genre littéraire, peut ne pas entretenir les mêmes rapports que les autres avec la sphère connexe, mais la référence à la littérature peut aussi jouer un rôle interne à l'histoire des sciences plutôt qu'une fonction extérieure de définition par contraposée. Bien souvent, la « littérature », sous la plume des savants, peut désigner moins la pratique des écrivains que les ouvrages des savants dont ils entendent, à l'intérieur d'une même discipline, se distinguer. L'histoire de la séparation des sciences et de la littérature pourrait se muer alors en une somme d'histoire de la définition des rapports de chaque science avec la littérature (et il faudra alors dénombrer précisément ces disciplines savantes qui, au cours du XIX^e siècle, ne cessent de se réarticuler) ou encore en une étude de la manière dont la référence à la « littérature » (dont il faudra éclairer alors le sens) peut, à l'intérieur d'une ou plusieurs sciences, désigner un changement de paradigme ou de méthode.

L'histoire de la séparation des sciences et de la littérature doit alors prendre la forme d'une constellation, d'un ensemble fragmentaire d'études de cas de disciplines savantes, d'œuvres littéraires qui reflèteront, chacune à leur manière, la manière dont une discipline a pu se définir contre une autre et l'émergence, aux points de croisement, de critères de scientificité et de littéarité particuliers et originaux.

Le présent ouvrage offre une première ébauche d'un tel panorama : s'y côtoient en effet des analyses contextuelles qui se concentrent sur l'émergence, au cours du dernier XVIII^e siècle et du XIX^e siècle, de nouvelles découvertes ou de nouvelles théories savantes et mettent en évidence soit le rôle joué par la littérature dans la définition de ces nouvelles catégories, soit la manière dont ces nouvelles pratiques ont entraîné une redéfinition des frontières disciplinaires et de leur possibles transgressions.

La fonction savante la plus attendue de la littérature est de pouvoir diffuser, auprès d'un large public, les dernières avancées de la science. Hugues Marchal, en retraçant les tribulations de la « merveilleuse » vallisnérie, montre fort bien que la poésie, loin de conférer la postérité à des motifs savants, peut paradoxalement contribuer à les rendre caducs et même contraindre les savants à mieux distinguer leur « style » de celui des poètes : après avoir été empruntée aux savants, cette plante étonnante dont les mâles meurent pour féconder les femelles, a figuré de nouveau, sous d'emprunts aux œuvres des poètes, dans les traités savants avant d'en être rejetée par ceux qui luttèrent contre l'usage de la personnification dans les descriptions d'histoire naturelle et contre les poètes eux-mêmes. Ainsi l'observation d'un motif savant devenu lieu commun poétique grâce aux poètes et aux savants peut-elle révéler, au fil du temps, la manière dont les naturalistes conçoivent non seulement comme de plus en plus étrange la référence à la poésie mais aussi comme dangereuse cette dérive poétique qui menace la logique du discours naturel.

Curieusement, la référence à la sphère de la littérature n'est pas l'apanage des sciences qui, telles que la médecine ou l'histoire naturelle, usent dans une certaine mesure du langage commun ou du récit : les mathématiques et leur langage modalisé devraient constituer l'exemple le plus évident de la rupture des sciences dures et de la littérature. Mais Frédéric Brechenmacher, qui ne se contente pas de distinguer les écrits mathématiques des ouvrages de vulgarisation contraints à la traduction du langage modélisé, montre que, des années 1820 aux années 1960 encore, les récits sur les mathématiques ou sur les mathématiciens ont recours aux exemples ou aux catégories de la sphère littéraire. Soit qu'il s'agisse de comparer le

mathématicien au poète ou à l'artiste afin de construire une figure d'autorité, soit, et plus fondamentalement encore, que les mathématiciens aient découvert dans la poésie une alliée précieuse pour défendre l'idée de la nécessité et de la beauté des mathématiques contre l'injonction contemporaine de l'utilité des sciences. La comparaison ou la distinction des sciences et de la littérature peut constituer la pierre de touche de l'élaboration d'une histoire des sciences concernées. Elle peut aussi aider à l'observation, en acte, de la construction d'une histoire de ces sciences : en étudiant de concert la nature du fantastique de Hoffman et de Gauthier, Ingrid Lacheny met en évidence une étrange bifurcation qui voudrait que les tenants de la sphère de la littérature, dans l'Allemagne du XIX^e siècle, aient érigé une véritable « science romantique », alliant sciences occultes et psychiatrie et dessinant, dans leurs écrits littéraires comme savants, une nouvelle histoire de la médecine, propre comme le souhaitait Schelling à ausculter « l'âme du monde ».

C'est aussi à la médecine et, plus particulièrement à l'aliénisme, que s'intéresse Bertrand Marquer en retraçant l'histoire et l'évolution de ce qu'il nomme des « nosographies fictives ». Là, il ne s'agit plus de suggérer que la littérature a pu constituer le lieu de stockage de théories savantes réputées surannées ou fausses et les réintroduire ensuite dans l'histoire d'une science dont on aurait modifié la nature et la visée. Fort de l'idée, démontrée par Juan Rigoli dans *Lire le Délire*, de la concurrence des écrits littéraires et des écrits aliénistes en matière de compétence discursive, l'auteur des « Nosographies fictives » choisit de considérer le « récit de cas » comme un genre et d'en comparer les incarnations dans la sphère du récit romanesque comme dans celle du discours médical, nettement séparées par des pratiques et des visées dissemblables. L'étude de la séparation de la science et de la littérature ne procède pas ici directement des références plus ou moins explicites d'une sphère à l'autre mais construit une catégorie générale qui dépasse *a priori* le décret de séparation pour mettre en évidence, au sein même de cette catégorie, les différences de ses réalisations ; de ces différences même découlent des critères de scientificité et de littéarité susceptibles de remettre en cause nos propres certitudes.

La grande variabilité des critères de littéarité et de scientificité au long des XVIII^e et XIX^e siècles, en fonction des sciences, des savants, des écrivains et des littératures concernées, est aussi ce qui préside au choix de Nicolas Wanlin de se concentrer sur les modèles d'interdisciplinarité, et donc sur les critères propres de définition et d'articulation des disciplines, émanant des écrits de Haeckel, Symonds, Quinet et Spencer qui tous ont en commun d'avoir élargi le domaine d'application de la théorie darwinienne par-delà le domaine de l'histoire naturelle et d'en avoir déduit de nouveaux rapports de cohérence ou de complémentarité entre les savoirs. Ainsi se complique l'idéal d'une histoire de la séparation des sphères qui pourraient se limiter à l'étude des influences directes d'une sphère sur l'autre, désignant *a contrario* les moments avérés de la plus grande étrangeté des deux pratiques littéraires et savantes. Une nouvelle théorie savante est susceptible, même de manière polémique, non seulement d'influer sur le cours et l'évolution de la discipline dont elle relève ainsi que sur les objets qui semblaient la distinguer des autres, mais aussi, corrélativement, de dessiner de nouveaux équilibres et de nouvelles répartitions des champs d'études et des méthodes usitées. Il devient d'autant plus malaisé de figer définitivement les contours d'une « science » et de la « littérature » pour en suivre les évolutions parallèles, ou croisées.

Les contributions de Bertrand Marquer et de Nicolas Wanlin montrent, chacune à leur manière, la pertinence de la prise en compte du couple science/littérature dans l'élaboration d'un imaginaire scientifique ou d'une poétique culturelle qui dépasse *a priori* le champ des deux sphères. Subsumer l'idée ou le décret rétrospectif de la séparation sous la mise en évidence de grandes structures de l'imaginaire ou de la raison susceptibles d'avoir été incarnées, à des moments divers et sous diverses formes, dans les pratiques de ces diverses

disciplines est aussi l'objet du parcours de recherche proposé par Jérôme David dans cet ouvrage : de ses travaux sur les relations entre la littérature et les sciences sociales au XIX^e siècle, a découlé l'observation de trois grandes « imaginations », typologique, pittoresque et nomologique qui se concurrencent et migrent d'une discipline à l'autre au fil du siècle. Ainsi l'étude de la séparation des sphères savantes et littéraires apparaît-elle moins comme une fin en soi que comme l'occasion de désigner de grandes constantes imaginaires ou culturelles : plus exactement, la distinction ou la comparaison des deux sphères devient archétypale ou exemplaire d'évolutions plus larges qui, pour autant, ne visent pas nécessairement à abolir les frontières entre les discours et les pratiques. De telles recherches parviennent à échapper, dans une certaine mesure, à la menace de l'illusion rétrospective qui voudrait qu'on projette sur des disciplines en cours de transformation les définitions de la science et de la littérature qui sont les nôtres. Elles assument en quelque sorte la construction rétrospective de grandes catégories qui ne sont ni arbitraires, ni imaginaires ; construites par induction, de telles catégories sont mises à l'épreuve des textes et des déclarations des écrivains et des savants, de telle sorte que l'histoire de la séparation des sphères ici, se dédouble : elle est une mise à l'épreuve, en acte, des enjeux d'une telle histoire en ce qu'elle « invente » des outils généraux qui, en retour, dessinent de nouveaux équilibres et de nouvelles articulations parmi les productions discursives du passé. C'est là une ultime manière d'envisager l'histoire d'une séparation des sciences et de la littérature comme la reconstruction d'un récit qui réfléchit à ses propres règles, historiographiques ou épistémologiques.

Dans de telles perspectives, on peut quasiment s'affranchir de toute contextualisation ou de toute référence explicite de la littérature à la science ou de la science à la littérature. Le commentaire proposé par Amélia Gamoneda de *La Jalousie* de Robbe-Grillet, à l'aune des travaux en science neuronale de Jean-Pierre Changeux ou de Vilayanu S. Ramachandran, montre la manière dont des concepts ou des théories savantes nouvelles peuvent renouveler la compréhension littéraire de l'art de la description. La psychologie, comme l'étude du cerveau, peut certes réconcilier littérature et science en expliquant les processus que l'art illustre « instinctivement ». De l'application de théories scientifiques à la critique littéraire, la définition même de la littérature ne sort pas indemne et l'on peut reprocher à une telle pratique, comme le fait Nicolas Wanlin à la suite de Stephen Jay Gould, d'ignorer que les mêmes principes de causalité ne valent pas en matière de biologie et en matière de culture et dénoncer les présupposés idéologiques qui ont pu présider au transfert de théories naturelles dans le domaine social. Mais on peut également considérer que l'invention de nouvelles manières d'expliquer le monde ou de critiquer des œuvres, à partir de théories savantes peut entraîner à rebours, pour peu qu'elle s'adosse à une véritable entreprise de contextualisation, la découverte d'équilibres ou d'articulations jusque-là obscurcis par l'intime conviction de l'absolue séparation des sciences et des littératures.

Ainsi ont fleuri, depuis notamment les années 2000 et les travaux de Jonathan Bate (*Romantic Ecology. Wordsworth and The Environmental Tradition*), des termes critiques barbares tels que « écocritique » ou « éco-poétique », nées du croisement hybrides entre le discours de l'écologie et la critique littéraire. Il ne s'agit pas toujours d'un simple jeu verbal ou de la volonté de faire de la littérature un document savant ou « idéologique » ; menée par Anne-Rachel Hermetet dans cet ouvrage, une telle approche a le mérite à la fois de retracer en amont une histoire de la géographie naturelle depuis le tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles et de s'interroger sur les présupposés qui président à l'idée que la littérature, romanesque ou non, pourrait être une troisième voie, entre discours techniques et discours politiques, pour dire ou illustrer des questions environnementales.

Partir des conceptions contemporaines des sciences et de la littérature pour reconstruire, à partir des œuvres du passé, la « logique » qui a pu conduire à l'élaboration de

nos propres « champs » disciplinaires et de nos manières de les enseigner, telle est sans doute l'une des visées les plus fondamentales des recherches consacrées, en histoire de la culture comme en littérature, à l'étude de la séparation ou, au contraire, de l'union entre les domaines littéraires et savants. Élaborer une histoire de la séparation des sciences et des littératures, compliquer une telle histoire en rappelant à quel point l'idée, au XIX^e siècle, fut polémique et donc contestée revient à comprendre les raisons pour lesquelles nous admettons volontiers que cette séparation ait été acquise alors. Sans doute la construction de cette histoire reflète-t-elle nos propres présupposés sur la séparation des disciplines. Et le soin que les recherches en littérature portent à la défense de l'idée selon laquelle cette séparation décrétée doit être nuancée par la multitude d'articulations possibles entre les deux types de discours au cours des siècles passés vise moins à la nécessité de satisfaire un désir antiquaire qui remettrait au cœur de la scolarité la « littérature » (ou les « humanités » qui ne sont pas la même chose) qu'à la volonté de nuancer l'image de ce XIX^e siècle susceptible d'influencer encore les concepteurs de programmes scolaires.